L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE CENTAURE – LE MINOTAURE (Première partie).

I. — LE CENTAURE CHEZ LES ANCIENS.

L'être fabuleux composé d'un buste d'homme et d'un corps de cheval serait né, d'après la plupart des auteurs, dans l'imagination des poètes et sous les doigts des artistes de la Grèce antique qui le font originaire des monts de Thessalie. Les Centaures y constituaient, disaient les Anciens, tout un peuple vivant entre les massifs de Pélion et d'Ossa où ils auraient été exterminés par les Lapithes, leurs ennemis[1].

Le Centaure figuré sur la table égyptienne en basalte du musée de Bologne permet cependant de se demander si ce mythe n'est pas un emprunt fait par la Grèce à l'art plus ancien de l'Égypte.

Indépendamment de la fable grecque qui établit une nation centauresque au pied du mont Pélion, il semble bien que, pris isolément, le Centaure a été chez les Anciens un symbole qui mettait au service de l'homme, être intelligent, les principales qualités dont le cheval est l'emblème, la force et la célérité surtout. Cette conception est renforcée par les pièces de l'art étrusque qui ne se contentent pas de nous montrer des Hippocentaures, mais qui nous présentent aussi des Centaures-cerfs[2], plus rapides encore que les premiers, et des Centaures-chiens[3], images, croit-on, du serviteur diligent et dévoué (Fig. I et II).

Fig. I. — Centaure-cerf. — Bronze étrusque.

[1] Virgile, *Énéide*, VIII, 293. — Ovide, *Métamorphoses*, XV.
[2] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. II, p. 692.
[3] *Ibid.* t. III, p. 285, n° 4.

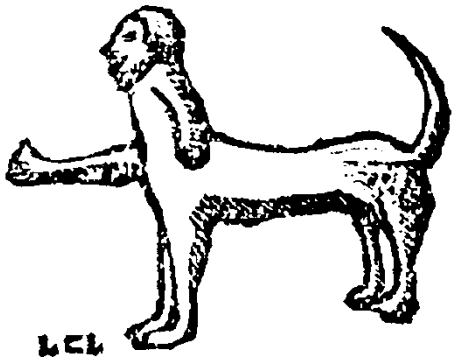

Fig. II. — Centaure-chien. — Bronze étrusque.

Les bronzes de cette industrie étrusque représentent souvent l'étrange mythe du Centaure avec un corps d'homme complet, et non pas seulement en buste, mais pourvu d'un arrière-train de quadrupède. C'est le cas du Centaure-cerf et du Centaure-chien que je viens d'indiquer en note. Les Grecs eux-mêmes adoptèrent parfois cette singularité, comme on le voit sur le célèbre coffret de Cypsélus.

Dans sa forme ordinaire, le Centaure apparaît aussi sur leurs monnaies, par exemple sur celles de leur colonie de Tarraconaise[1]. Sur les statères d'or des Gaulois du Poitou (les Pictons), le Centaure devient le Cheval androcéphale chez qui l'élément humain est réduit à la seule tête humaine ; il semble symboliser l'activité intelligente de la nation, et peut-être même une conception druidique plus élevée, sa partie chevaline gardant sans doute le caractère d'animal de lumière que nous avons reconnu dans le symbolisme du Cheval[2], car sur ces monnaies le Cheval androcéphale fait le revers de la tête de Bélénus, le dieu de Lumière[3] (Fig. III).

Fig. III. — Statère d'or gaulois des Pictons. —
Le cheval à tête humaine conduit par un génie divin.
(Collection Charbonneau-Lassay).

Si le Centaure symbolise dans le monde antique les qualités précieuses d'activité, de célérité, de force mises au service de l'intelligence consciencieuse de l'homme, il signifia surtout, le plus souvent, ces mêmes qualités au service des mauvaises passions humaines, de l'orgueil figuré par la tête de l'homme, de la luxure figurée par son buste, de la cupidité figurée par ses mains. Et dans plusieurs paganismes, les Centaures ont été regardés comme des génies, des « daimons » secondaires du monde inférieur ; un seul, Chiron, leur roi, put échapper comme nous le verrons plus loin, à cette peu estimable réputation.

---

[1] Cf. A. de Barthélemy, *Numismatique ancienne*, album, pl. VIII, n° 262.
[2] L. Ch. L. *Le Cheval*, in *Regnabit*, t. XIV, n° 9, février 1928, p. 145.
[3] Cf. M. Lecointre-Dupont, *Essai sur les monnaies du Poitou*, p. 6.

II. — LE CENTAURE DANS L'ART CHRÉTIEN.

En raison, sans doute, de cette mésestime qui pesait sur lui, le Centaure fut exclu, quasi constamment, par l'art du premier millénaire chrétien. Pourtant, durant les premiers siècles du second millénaire, des contemplatifs s'arrêtèrent devant la double nature du Centaure composé de deux parties qui, prises isolément, sont regardées avec sympathie par l'emblématique chrétienne, pour chercher en elles, comme dans la figure complète des autres mythes hybrides, une image allégorique de la double nature du Sauveur. Chacune de ces deux parties, humaine et chevaline, fut surélevée par eux d'un degré en ce sens que la partie humaine du mythe figura la Divinité de l'homme-Dieu, en raison du texte de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu[1] » ; et la partie bestiale du Centaure, son corps chevalin représenta l'Humanité du Christ, à cause des quatre pieds qui l'attachent à la terre, à la terre qui est le royaume de l'homme et d'où vient la nourriture de son corps.

Le Centaure Chiron. — À la dépréciation quasi générale dont fut frappé le mythe du Centaure, il y eut toutefois une exception en faveur du plus célèbre des Centaures grecs, Chiron. La mythologie le mit à part et au-dessus de tous les autres ; elle en fit un être de droiture et d'intelligence, de sagesse et de bonté.

Fils, dit la fiction grecque, de Kronos et de Philyra, frère de Zeus, le dieu suprême de l'Olympe, il fut l'ami d'Apollon-Phoibos, et son conseiller, écrivait au IIe siècle de notre ère l'apologiste saint Justin[2] ; l'ami aussi d'Héraclès, d'Asclépios et de Jason. Il devint le précepteur, le maître respecté et aimé d'Achille, des Dioscures, de Palamède et de Thésée ; enfin ce serait près de lui que le divin Dionysos serait allé apprendre la science sacrée.

L'École de Pythagore a fait grand cas de ces qualités d'éducateur prêtées au Centaure Chiron ; elle en tira du reste des exemples opportuns et de saines leçons ; aussi voit-on sans surprise le Maître et l'un de ses plus illustres élèves représentés dans le décor somptueux de la basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure à Rome[3].

Pindare nous assure qu'en sortant, à vingt ans des mains de ce maître incomparable, ses élèves pouvaient donner l'assurance de n'avoir jamais fait un acte ni dit une parole répréhensibles[4].

Doué de dons merveilleux, c'est Chiron, dit toujours la Fable, qui enseigna aux hommes les secrets médicaux des plantes, qui rendit la vue à l'aveugle Phénix, fils d'Amyntor[5], et ressuscita le monarque thessalien Pelée. Enfin né immortel, Chiron voulut mourir. Homère a fait son éloge en nous disant qu'« il fut le seul Juste parmi les Titans[6] » et explique ainsi le culte dont le bon Centaure devint l'objet chez les Magnètes de Thessalie.

Ainsi se justifient les belles œuvres de l'art païen qui le glorifient, telle la belle peinture de la villa Item, à Pompéi, qui le représente enseignant à Dionysos le rituel divin, et la célèbre fresque d'Herculanum où nous le voyons alors qu'il apprend au jeune Achille, sur la lyre à sept cordes, l'art de la mélodie.

---

[1] *Genèse*, I, 27.
[2] Saint Justin, *Apolog. pro Christian*. — De Monarch. VI.
[3] Cf. J. Carcopino, *La Basilique Pythagoricienne de la Porte-Majeure*, II, p. 126.
[4] Cf. Pindare, *Pyth*. trad. Puech, t. III, p. 45.
[5] Properce, liv. II, chap. I, 60.
[6] Homère, *Iliade*, XI.

Pour lui aussi, l'art chrétien du premier millénaire fit exception à sa rigueur envers les Centaures. Un grand plateau de bronze du Musée du Caire, du VIe siècle de notre ère, est orné de plusieurs scènes où l'on voit Thétis confier à Chiron le jeune Achille, et plus loin, ce dernier s'exercer, sous l'œil vigilant de son maître. Ce bel objet appartient à un pays et à une époque où, dit Dom H. Leclercq, « les fidèles ne répugnaient plus à ces légendes jadis repoussées et devenues inoffensives[1] ».

Peut être cette opinion de l'érudit bénédictin explique-t-elle aussi la présence, sur une lampe de Carthage, de ce bélier-centaure qui porte la croix et dans lequel il est bien difficile de ne pas reconnaître une image emblématique de Jésus-Christ[2].

Les mystiques du Moyen-Âge, plus tard, ne boudèrent pas Chiron au même degré que les autres Centaures. Comment n'auraient-ils pas rapproché le bon Centaure, médecin incomparable qui invente les remèdes les plus efficaces, rend la vue aux aveugles, ressuscite un mort, de celui dont une antique inscription chrétienne de Syrie, posée sur le chemin des Croisés, disait déjà qu'« Il est le Médecin guérisseur de tous maux[3] » ; de Celui qui « passa sur terre en faisant le bien » et qui disait lui-même à l'appui de son œuvre : Voyez : « les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les lépreux sont guéris, les morts ressuscités et les pauvres sont évangélisés[4] ».

Les moines nourris, dans le silence de leurs cloîtres, des écrits des Anciens qu'ils nous ont conservés connaissaient les livres d'Homère, de Pindare, de Ptolémée, d'Euripide, de Properce et de Platon qui redisent les éloges de Chiron ; ils connaissaient les écrits de saint Justin, et par eux, leur époque se souvint de Chiron : les uns virent en lui la figure quasi prophétique du Christ guérisseur, les autres s'arrêtèrent surtout devant le Pédagogue incomparable, tel le connétable de France Gaucher de Chastillon, qui adopta pour son emblème personnel l'image de Chiron, avec la devise *Regis tutela futuri*[5], parce qu'il avait reçu mission d'élever le jeune roi Jean-le-Bon à qui il sut au moins donner une idée très haute de l'esprit, du courage et de la loyauté chevaleresques.

À la même époque la médecine consacrait à Chiron une plante efficace, la « Centaurée » dont le suc, mélangé, disaient les vieux grimoires hermétiques, au sang d'une huppe, et mis dans l'huile d'une lampe procure des visions et des inspirations merveilleuses[6].

Est-ce un reflet aussi de l'antique fiction grecque de Chiron élevant les âmes de ses disciples, qui faisait du bon Centaure, dans l'art de cette contrée, la monture de Psyché, symbole de l'Âme humaine[7] ?

Comment mal interpréter aussi cet Hippocentaure rendu inébranlable par son bouclier, et qui lutte à grands coups d'épée, sur la muraille de la cathédrale de Strasbourg, contre le centaure dragonné qui l'attaque de sa lance[8] ? (Fig. IV).

---

[1] Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne*, t. II, vol. II, col. 3251.
[2] V. L. Ch. L. *Le Bélier*, in *Regnabit*, t. XIII, n°s 3-4, (août-sept. 1927), p. 85, fig. VII.
[3] *Armenian Arch. exp. to Syria*, n° 201.
[4] Saint Matthieu, *Évangile*, XI, 5.
[5] Cf. V. de la Colombière, *La Science héroïque*, XLIV, p. 511.
[6] Cf. du Roure de Paulin ct C. de Gassicourt, *L'Hermétique dans l'Art héraldique*, p. 89.
[7] Cf. P. Biardot, *Explication du symbolisme des terres cuites grecques de destination funéraire*, p. 42.
[8] Cf. Ch. Cahier, *Du Bestiaire*, in *Nouv. Mélanges Archéol.* 1874, p. 156.

Fig. IV. — Sculpture médiévale de la Cathédrale de Strasbourg.

III. — LE CENTAURE ET LA CENTAURESSE, IMAGES DU MAL ET DE SATAN.

Les mauvais caractères attachés au Centaure par l'Antiquité en ont fait un emblème tout naturel des passions mauvaises et de Satan, leur animateur. Origène, au IIe siècle, comparaît l'homme vicieux au Centaure par la même conception qui a fait du Cheval et de la Jument des emblèmes de luxure[1]. Saint Basile, au IVe siècle, en faisait une figure du Démon ; et, la vie copte de saint Paul, l'Ermite, raconte que Satan se montra, dans le désert, à saint Antoine sous la forme de l'Hippocentaure, par moitié homme et par moitié cheval[2] ».

Au même titre d'image satanique, Giotto a peint le Centaure sur la fresque d'Assise où il a représenté le triomphe de saint François sur les passions et sur l'Enfer. Une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, le Roman de Fauvel[3] nous montre sous la forme d'un Centaure et d'une Centauresse Adam et Ève dégradés de leur dignité première, après le péché, et « devenus bestes[4] ». Je reproduis ci-contre un croquis sommaire de cette miniature (Fig. V).

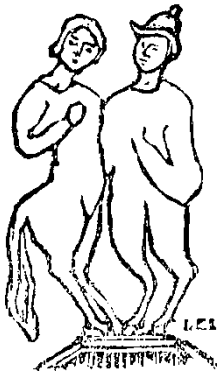

Fig. V. — Adam et Ève devenus Centaures,
d'après le Ms. de Fauvel (XIIe s.).

La « Centicoresse » ou la « Centaurelle », comme l'appelèrent, selon leurs différentes date d'existence, nos vieux auteurs du temps des Capétiens directs, fut l'image de la femme qui par excessive curiosité en vient à oublier ce qu'elle doit à sa dignité ; et je pense qu'il faut rattacher

---

[1] V. L. Ch. L. *Le Cheval*, in *Regnabit*, t. XIV, n° 9, p. 151.
[2] Cf. L. Amélineau, *Histoire des Monastères de la Basse-Égypte*, in *Ann. du Musée Guimet*, t. XXV (1894), p. 4.
[3] Bibl. Nat. n° 267-6812.
[4] Voir aussi Félicie d'Ayzac, *Zoologie symbolique et monumentale*, in *Revue de l'Art Chrétien*, t. XI, (1867), p. 314.

cette idée au souvenir d'Ocyroé, la fille qu'une nymphe, nous dit Ovide[1], enfanta de Chiron, laquelle « fut trop curieuse de scavoir les choses à venir que les dieux se sont réservés[2] », et qui, en punition, perdit la moitié de la parfaite beauté féminine qu'elle tenait de sa mère pour devenir, dans le genre de son père, une Hippocentauresse.

La « Centaurelle », aussi, figura, comme la jument à visage de femme de nos sculpteurs romans du XIIe siècle[3], la femme voluptueuse, en général, et plus particulièrement la séductrice. Dans le symbolisme de l'amour profane et honnête, elle est celle qui attire déloyalement et qui déçoit ; ses mains de femme font des appels d'amour et ses pieds de jument repoussent et brisent irrémédiablement. Sous ce dernier aspect elle partage le triste symbolisme de la vierge séductrice perfide aussi, qui attire à elle la Licorne et la livre aux chasseurs[4]. Après Saint Basile, le *Physiologus* grec a donc raison de réunir la gent centauresque à celle des sirènes fascinatrices et trompeuses[5] (Fig. VI).

Fig. VI. La Centauresse.
Sculpt. de la basilique de St-Denis (frise des Vierges folles) — XIIe s.
D'après croquis de la *Revue de l'Art Chrétien,* 1867, t. XI.

Écho génial, mais un peu tardif, du symbolisme médiéval en Italie, Dante place en son Enfer tous les Centaures, y compris Chiron[6]. Inutile d'ajouter que, dans son immortel chef d'œuvre, le poète ne ne prétend pas interpréter toujours les mythes symboliques dont il parle en accord parfait avec les opinions traditionnelles admises de son temps à leur endroit.

LE MINOTAURE. Dans le genre de mythes qui nous occupe il faut inscrire le Minotaure, monstre hybride qu'Apollodore et Hygin nous représentent avec un corps d'homme sommé d'une tête de taureau[7], il fut pris partout en mauvaise part et comme une personnification de l'Esprit du Mal.

En Mésopotamie, il fut Ea-Banni, génie mauvais, que l'on voit souvent sur les sceaux babyloniens[8]. En Crête, il personnifia le Baal syro-phénicien[9]. En Grèce, né, disait-on, de Pasiphaé, Pasiphaé, femme du roi Minos II, il devint un redoutable fléau public en raison des meurtres incessants qu'il commettait ; Minos l'enferma dans le Labyrinthe où les Grecs lui devaient amener

[1] Ovide, *Métamorphoses*, liv. II, 10.
[2] *Ibid.* traduction de Raynouard, *Les Métamorphoses d'Ovide*, éd. 1670, p. 119.
[3] V. L. Ch. L. *Le Cheval*, in *Regnabit*, t. XIV, n° 9, (février 1928,), p. 151.
[4] Cf. L. Ch. L. *La Licorne*, in *Regnabit*.
[5] Cf. É. Mâle, *L'art religieux en France au XIIe siècle*, p. 335. — L. Cloquet, *Éléments d'Iconographie Chrétienne*, p. 344.
[6] Dante, *La Divine comédie. L'Enfer*, chant XII.
[7] Cf. Chompré, *Dictionnaire de la Fable*, p. 269.
[8] Cf. L. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux*, in *Annales du Musée Guimet*, an. 1909, p. 7.
[9] Cf. F. Lenormant, *Les Antiquités de le Troade*, VII.

un tribut de jeunes gens. Thésée, l'élève du Centaure Chiron, ayant été au nombre des victimes désignées pour constituer l'odieux tribut, attaqua le Minotaure et le tua. Les peintures romaines d'Herculanum glorifièrent sa victoire, et peut-être à cause de ce triomphe sur le Minotaure, si n'étaient les scandales postérieurs à ce fait, que la Fable lui prête, l'emblématique chrétienne n'aurait-elle pas hésité à faire de lui, comme d'Orphée, d'Horus, de Janus, une sorte de préfigure païenne et providentielle de Jésus-Christ ; par contre elle regarda toujours le Minotaure comme une image emblématique de Satan.

L'antithèse orientale d'Ea-Banni et du Minotaure c'est le Taureau ailé à face humaine de l'Assyrie « qui personnifie la puissance divine unissant la force matérielle à l'intelligence[1] ».

(*À suivre*).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] F. Lenormant, *Antiquités de l'Assyrie et de Babylone*, III.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 5, note 3 et fig. 5 : « *III. — LE CENTAURE ET LA CENTAURESSE, IMAGES DU MAL ET DE SATAN* ».

Manuscrit n° 267-6812. Bibl. Nat.